LA TRAVERSE PRÉSENTE

LOUISE... L'INSOUMISE

UN FILM DE

CHARLOTTE SILVERA

AVEC

MYRIAM STERN CATHERINE ROUVEL ROLAND BERTIN
MARIE-CHRISTINE BARRAULT JOËLLE TAMI DEBORAH COHEN

SCÉNARIO **CHARLOTTE SILVERA** ADAPTATION **JOSÉE CONSTANTIN ET CHARLOTTE SILVERA** IMAGE **DOMINIQUE LE RIGOLEUR** SON **CLAUDE BERTRAND** MONTAGE **GENEVIÈVE LOUVEAU** MUSIQUE ORIGINALE **JEAN-MARIE SENIA**
FILM RESTAURÉ PAR ÉCLAIR CLASSICS POUR LA TRAVERSE AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

La Traverse CNC

DISTRIBUTION
La Traverse
Freddy Denaës & Gaël Teicher
7 rue de la Convention 93100 Montreuil
01 49 88 03 57 / nostraverses@gmail.com
-
PROGRAMMATION
Déborah Caron
06 11 41 63 82 / progtraverse@gmail.com
-
PRESSE
Jean-Bernard Emery
06 03 45 41 84 / jb.emery@cinepresscontact.com

LOUISE... L'INSOUMISE

UN FILM DE
CHARLOTTE SILVERA

FRANCE, 1985, FICTION, 100 MINUTES

RÉALISATION Charlotte Silvera
SCÉNARIO Josée Constantin, Charlotte Silvera
PRODUCTION Gerland Productions
IMAGE Dominique Le Rigoleur
MONTAGE Geneviève Louveau
SON Claude Bertrand
MUSIQUE Jean-Marie Sénia

avec CATHERINE ROUVEL (Edith), ROLAND BERTIN (le père), MARIE-CHRISTINE BARRAULT (Mme Royer), MYRIAM STERN (Louise), JOËLLE TAMI (Gisèle), DEBORAH COHEN (Viviane), LUCIA BENSASSON (la tante), DOMINIQUE BERNARD (l'oncle Gaston)

- PRIX GEORGES-SADOUL 1985
- PRIX D'INTERPRÉTATION AU FESTIVAL DE MOSCOU 1985
- GRAND PRIX DE CADIX
- SÉLECTIONS AUX FESTIVALS DE BERLIN, SAN FRANCISCO, MUNICH, MONTRÉAL ET MELBOURNE

Restauration 4K réalisée par le laboratoire Eclair (Paris).

SYNOPSIS L'histoire se déroule au début des années 1960. Louise est une enfant rebelle, en révolte contre l'enfermement et les traditions religieuses que lui impose sa famille : interdiction de sortir sauf pour l'école et les commissions, de manger autre chose que de la nourriture casher... C'en est trop pour Louise qui rêve de liberté, de jouer avec ses copines et de manger des rillettes. C'est grâce à l'école et à la télévision que Louise parviendra à s'évader. Entre la Torah et sa mère, l'enfant rebelle part à la recherche des chemins de la liberté.

RESSORTIE EN SALLES LE 8 DÉCEMBRE 2021

BANDE ANNONCE

LOUISE... L'INSOUMISE

Février 196l : procès des barricades, entrevue De Gaulle-Bourguiba, évasion des femmes de la Roquette... Ces événements ne constituent pas une simple toile de fond qui accompagnerait, de l'extérieur, une histoire individuelle. Ici, c'est par la télévision qu'ils existent – cette télévision qui est l'un des moyens que s'est découvert une petite fille, Louise, pour échapper à la prison familiale.

Louise a une dizaine d'années. Ses parents, juifs d'origine tunisienne, se sont installés en France peu avant l'indépendance de la Tunisie. La famille, qui habite dans une cité-jardins de la banlieue parisienne, ne connaît pas la misère mais dispose de moyens réduits, puisqu'elle ne peut compter que sur le salaire du père, qui travaille comme magasinier. La mère, qui ne fréquente pas les « Français » et ne sort que pour aller acheter la viande casher à Belleville, règne sans partage sur l'appartement. Rien ne peut lui échapper : elle sait exactement où se trouve chaque objet : les portes, toujours ouvertes, lui permettent à chaque instant de savoir ce que font ses filles. Celles-ci, Louise, Viviane, l'aînée, et Gisèle, la cadette, sont sa raison de vivre. Dans cette famille, les traditions juives sont respectées à la lettre. Par exemple, il serait hors de question que les filles mangent à la cantine de l'école, où l'on ne sert pas de nourriture casher. Cette différence, qui ne pose pas de problèmes à la petite Gisèle et est acceptée avec résignation par Viviane, va être rejetée avec violence par Louise. C'est l'histoire de ce rejet que narre le film. Moins de deux semaines seront nécessaires pour que s'accomplisse la révolution intérieure qui va amener l'enfant à entrer en conflit avec le personnage qui incarne la pérennité des traditions familiales et religieuses, la mère. Celle-ci est prise dans une contradiction : d'un côté, elle veut que ses filles travaillent à l'école de manière à s'intégrer à la société française : de l'autre, elle exige d'elles une soumission aveugle aux traditions et leur interdit d'avoir le moindre contact, en dehors de l'école, avec leurs camarades de souche française. Que les filles contreviennent si peu que ce soit à cette discipline, et elles seront battues sans pitié par la mère. La contradiction qui mine cette famille se trouve matérialisée dans la salle de séjour où le téléviseur, qui fonctionne sans arrêt, interfère sans pudeur avec les prières que le père récite en hébreu ou commencement du Shabat. C'est par le téléviseur que, pendant ce mois de février 1961, l'Afrique du Nord, dont jamais les parents ne parlent, fait irruption dans la famille. La visite en France de Bourguiba, l'évasion de la prison de la Roquette de Françaises détenues pour aide au FLN, suscitent, chez les parents de Louise, des sarcasmes vis-à-vis d'une France jugée trop accueillante à l'égard des Arabes. Mais ce n'est pas tant l'Afrique du Nord ou la Tunisie qui préoccupent Louise que l'image de la France que lui transmet la télévision. De même qu'elle aime l'école parce qu'à travers ses camarades elle découvre un monde où l'on peut manger de la choucroute et où les petites filles peuvent, croit-elle, sortir une fois la nuit tombée, de même elle est fascinée par le monde que lui révèle la télévision : le rock n'roll, le twist, et aussi ces femmes, ces Françaises qui ont accompli cet acte inconcevable, s'évader d'une prison. Chez elle, Louise passe de longs moments devant la fenêtre, mène un combat de tous les jours pour sortir de la maison, du royaume de la mère. Si on l'envoie aux commissions, elle en profitera pour voler du temps à la mère, pour aller, par exemple, chez une camarade, dans une maison « française », découvrant aussi, un jour, qu'un pot de rillettes peut trouver place dans le réfrigérateur d'une famille juive... En fait, ce qui se fait jour chez Louise, c'est un espace qui se déploie entre le monde des interdits maternels et celui qui se révèle grâce à l'école et la télévision. Ni juive ni française, ou juive et française, Louise, l'enfant révoltée qui retient ses larmes lorsque sa mère la bat, qui crie, face à l'arbitraire « C'est pas juste ! », n'est pas sans rappeler ces jeunes femmes juives d'Europe centrale qui, au début du siècle, s'engageaient dons le mouvement révolutionnaire pour fuir la famille et la tradition. Comme elles, peut-être Louise puise sa force dans un amour fou, un amour qu'habite ici une violence presque tragique, celle qui alimente les conflits entre la mère et la fille.

PAIX
EN ALGERIE
AU
UNION
pour
écraser
la menace

UNE ENFANT ENTRE PLUSIEURS HISTOIRES

L'une des choses que j'ai voulu montrer dans ce film, c'est la manière dont une enfant revendique avec violence sa liberté, à la fois en rejetant les contraintes du milieu familial et en en exploitant les ressources.

Au cinéma, on a souvent montré des enfants – des garçons, surtout – aux prises avec une situation d'abandon ou d'oppression : famille démissionnaire ou absente, milieu scolaire étranger aux aspirations de l'enfant, avec parfois la complicité des autres enfants, qui font du petit exclu leur souffre-douleur. Rien de tel dans le cas de Louise, l'héroïne de mon film.

Même si elle est durement battue à la maison, elle ne peut être considérée comme une enfant martyre. Les coups de bâton dont la mère gratifie Louise et ses sœurs ont pour but paradoxal de favoriser leur insertion dons la société française, puisqu'ils sanctionnent, entre outres, les mauvaises notes à l'école. Cette mère, qui n'admet pas la moindre entorse aux traditions familiales et religieuses, place sur un piédestal une école étrangère à ces traditions.

Situation paradoxale, donc, de cette famille, par rapport à l'école laïque, mais aussi par rapport à la télévision. Lorsque le bruit du poste couvre la prière du père à table, c'est comme si la société française de ce début des années 1960 cherchait à réduire au silence, avec la complicité des intéressés, un monde traditionnel étranger aux nouvelles valeurs incarnées et propagées par les médias.

Pour Louise, ce double paradoxe est vécu sous la forme d'un conflit violent. Alors que ses parents refusent de choisir entre la tradition et la modernité, elle-même prend parti pour cette dernière, et fait de l'école et de la télévision une machine de guerre contre sa famille.

Pour elle, aller à l'école, ce n'est pas simplement, comme le voudrait sa mère, écouter la maîtresse afin d'acquérir les connaissances nécessaires à la réussite sociale. Ce qui intéresse surtout Louise, ce sont ses camarades, qui lui donnent accès à d'autres familles, différentes de la sienne sur les plans culturel et religieux.

De même, regarder la télévision, c'est pour elle foire une sélection de nouvelles propres à alimenter son désir de fuite, par exemple en s'identifiant aux Françaises, évadées de la Petite-Roquette – ces dernières y ayant été incarcérées pour aide au FLN. Cette attitude de Louise, s'inventant une appartenance à la France par

le biais d'une alliance imaginaire avec des « Arabes », est en contradiction absolue avec l'attitude de déni de ses parents face à ce qui pourrait leur rappeler le pays perdu. Je dirais que Louise fait un usage pervers de sa famille. Elle ne conquiert pas sa liberté à la manière du petit Jean Genêt, confronté d'emblée à un monde hostile, et à qui son exclusion finira par ouvrir les voies de la création littéraire. Si Louise ment, si elle vole, si elle rêve la mort de ses parents, ce n'est pas à la manière d'une petite victime se révoltant contre ses bourreaux, mais d'une enfant folle de liberté, qui dérobe les clefs que sa famille a posées devant elle tout en lui interdisant d'y toucher.

Les parents de Louise sont juifs. Qu'est-ce que cela signifie pour l'enfant ? La prison dont elle cherche à s'évader est-elle de nature religieuse ou de nature familiale ? Question mal posée, on s'en doute, car Louise ne peut faire de distinction entre religion et famille, étant donné que le seul milieu juif qu'elle connaisse est celui de sa famille, ce qui lui interdit de percevoir le judaïsme dans sa dimension à la fois religieuse et collective. Si l'on voit les choses avec le recul que Louise ne peut prendre spontanément, le fait qu'elle soit juive est au contraire d'une grande importance. C'est une histoire déterminée, celle d'un des rameaux méditerranéens du judaïsme, qui a conduit cette famille à émigrer en France. Louise est donc une enfant de la décolonisation – c'est-à-dire d'une double histoire –, mais aussi d'une histoire plus ancienne, celle de la cohabitation séculaire entre juifs et Arabes en Afrique du Nord.

En Louise se rejoignent donc les histoires de plusieurs peuples. C'est peut-être le jeu existant entre ces différentes histoires – qui la traversent sans qu'elle s'en doute – qui lui permet d'accéder à une liberté plus grande que celle d'enfants dont l'enracinement est mieux circonscrit.

CHARLOTTE SILVERRA

RENCONTRE AVEC CHARLOTTE SILVERA

La réalisatrice a présenté son film *Louise… l'insoumise* dans le cadre des Rencontres Patrimoine / Répertoire qui ont eu lieu du 25 au 27 juin 2021 à La Rochelle. Une interview qui revient sur son film, sa réception en salles hier et aujourd'hui et l'importance de le montrer à toutes et tous, y compris aux jeunes générations.

Louise… l'insoumise porte les stigmates de son époque et traite l'émancipation de manière avant-gardiste. Quel accueil critique a eu le film à sa sortie ?

Étonnant ! Il y eut plus de 200 articles parus, même un écrit de la plume de Michel Leiris. Certains journaux ont titré « seul film laïque possible aujourd'hui » *Les Cahiers du cinéma*, « Famille je vous hais », ou encore dans *Telerama* « une remise en question d'une longue tradition de clichés de la mère juive, que le film a le mérite de casser ». Il a aussi reçu un soutien considérable de la presse gay et d'ailleurs *Louise… l'insoumise* a été sélectionné dans de nombreux festivals dont presque tous les festivals juifs et gays du monde.

Pour comprendre cela, il faut resituer cette période des années 1980, qui ont marqué le début des luttes pour le respect et la dignité des personnes homosexuelles, qui, encore en 1984, vivaient brimées, stigmatisées, beaucoup cachées. Le succès de *Louise* vis-à-vis de ces publics s'explique car, pour une fois, un film montrait comment vivre sa différence à l'âge le plus tendre. Pour Louise c'était la religion, pour eux, leur orientation sexuelle.

Louise… l'insoumise a été récompensé du prix d'interprétation à Moscou, du prix Georges Sadoul en France, du grand prix de Cadix. Comme c'était un des premiers films dont l'héroïne était une petite fille se répandait que Louise était « la petite sœur d'Antoine Doinel ». À l'époque j'en tirais une fierté, aujourd'hui je mesure ce que cette comparaison a de « troublant » pour la représentation d'une enfant au cinéma. Notre cinéma dans toute l'Europe,

jusqu'alors, décrivait à l'envi l'univers heureux ou douloureux de ses garçons. Il y avait bien eu *Zazie dans le métro*, mais de Zazie il n'y avait que le corps c'est Raymond Queneau qui parle et agit à travers elle.

L'accueil du film a été incroyable. Je me souviens que nombre de psy me racontaient que, sur le divan, on ne leur parlait que du film ! Aujourd'hui, on dirait que la parole se libérait alors... Et en salle, c'était fort, chaleureux même si des séquences ont pu choquer : lorsqu'une enfant, à genoux, ôte les chaussures à son père, il fallut expliquer au public que non : ce n'était pas inscrit dans la Torah ! Dans ces débats, il y eut des femmes pour témoigner que chez des bourgeois français, c'était aussi une coutume. Une projection notamment m'a marquée : à l'Institut Français de Tel Aviv et en présence du rabbin Josy Eisenberg, les gens se sont écharpés dans la salle. Certains spectateurs, outrés disaient que non, on ne battait pas les enfants chez les juifs et d'autres affirmaient le contraire. La salle a dû être évacuée.

Sur la question de l'immigration, on sent dans le film que deux mondes s'entrechoquent. Comment avez-vous fait pour construire des personnages qui ne sont pas caricaturaux, qui oscillent en permanence entre tradition et intégration ?

Comment ? de cette façon : la mère se demande ce que sa fille a dans la tête, la fille se demande de quoi sa mère a peur. Abreuvée de films, je voulais que le mien montre une enfant curieuse de tout, avide de connaissances et d'amitié, avec l'envie tenace de briller sur ses copines en gommant sa différence : enfant battue, parents juifs observants, immigrés... il a ouvert, depuis, la voie. Aujourd'hui encore, *Louise* est l'exemple de la « bonne intégration » en France. De l'autre côté, la mère se construit à l'inverse, repliée sur ses traditions, ses préjugés face l'antisémitisme français – fréquents chez beaucoup de sépharades. Le public était frappé qu'elle nomme les Français d'étrangers. Elle ne fait pas que le dire, elle agit en fonction. Elle s'est claquemurée, régnant à la fois sur sa famille, sur son territoire qui est son foyer, totalement soustraite regard des autres – les Français. Elle s'est construit elle-même sa prison.

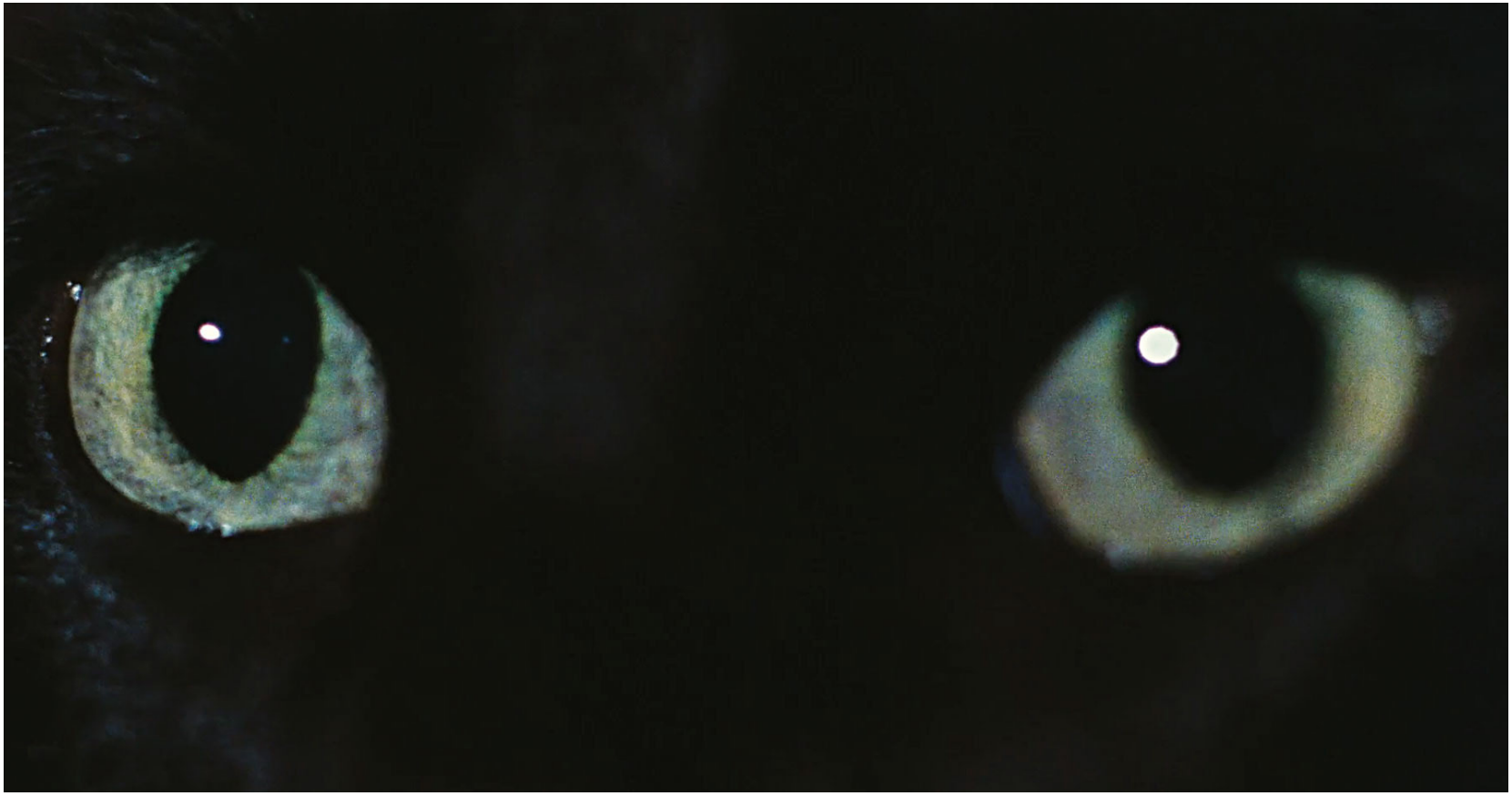
Alors même que d'une autre prison, des femmes s'enfuyaient...

Cet événement rarissime fut le pivot autour duquel j'ai construit l'histoire de *Louise... l'insoumise*. Février 1961, six femmes du réseau Jeanson qui soutenait le FLN en France, s'évadaient de la Prison de la Roquette. Je tenais à leur rendre hommage.

Aujourd'hui, tandis qu'on continue à panser les plaies d'un passé qui ne passe pas avec l'Algérie, mon film est traversé par cette guerre sans nom : les infos à la télé, le frère d'une élève au front, les murs couverts de tags / slogans politiques... Eh oui, dans le cinéma français, une femme-cinéaste s'en est aussi mêlée.

La particularité de ce film est que l'action se passe dans les années 1960, alors que les vagues migratoires en France étaient plutôt économiques (Polonais, Portugais, Espagnols ou Italiens) et que le film a été tourné en 1984 et l'immigration avait alors changé de visage, liée à la décolonisation, elle était constituée de Maghrébins, Africains ou encore de *boat people* (immigrés d'Indochine, ndlr) Cette même année a vu Jean-Marie Le Pen obtenir 11 % des voix aux élections européennes, en tapant sur à tour de bras sur les Arabes et autres immigrés de couleur. Depuis, nous vivons cette terrible nouvelle vague avec l'afflux considérable de migrants du continent africain, fuyant guerres, famines, canicules.

Je dirais encore que toutes les petites « Louise », de toute origine, de toute couleur, de toute confession, sont une chance pour nos terres d'accueil pour peu, bien entendu, qu'on leur enseigne les lois et les fondements de nos démocraties.



L'importance du dehors et des lieux d'émancipation, notamment l'école, jalonne le film. Pensez-vous qu'aujourd'hui encore la société est garante de la protection de ces enfants qui subissent la violence de leurs parents ?

L'important pour moi était de montrer une enfant qui transgresse les interdits religieux très contraignants dans le quotidien comme les interdits alimentaires. On les retrouve dans d'autres religions d'ailleurs. J'ai fait beaucoup de séances avec des jeunes spectatrices d'origine maghrébine qui levaient la main pour dire « Louise c'est moi » !

Oui, l'école, la télévision ou d'autres supports aujourd'hui sont autant de fenêtres sur le monde pour des enfants sous le joug absolu de leur famille – et cela d'autant plus quand elle est de condition modeste. C'est là que *Louise* nous interroge : mue comme par un ressort, elle a soif d'autres choses, d'un ailleurs... bien qu'issue de cette classe défavorisée.

L'éducation par les livres, les films ou tout autre forme d'art représente le meilleur moyen de se construire pour un enfant et de s'émanciper le moment venu. En ce sens, la séquence où Louise, malade, s'affronte à sa mère pour ne pas manquer un jour d'école souligne mon propos. L'école est, pour tous ces enfants élevés dans la peur d'être battus, au sein de familles étriquées, la porte vers la connaissance, la chance de tisser des liens inattendus vers l'Autre. Cela reste la même chose aujourd'hui, il faut soutenir l'école républicaine et laïque. À cause du COVID, beaucoup d'enfants n'ont pas pu aller à l'école : je ne songeais qu'à leur enfermement physique autant que mental.

Mon engagement, dans mon travail et dans ma vie n'a pas été toujours bien reçu. Lorsque *Louise... l'insoumise* est sorti, je me suis heurtée d'emblée aux autres femmes cinéastes. Dès les années 1980, le combat pour la parité dans le cinéma était déjà le mien mais nous n'étions qu'une poignée. Ainsi, je disais à Jacques Siclier du *Monde*, « oui, j'ai fait un film de femme ». Levée de bouclier : « Non on ne fait pas un film de femme, on fait un film. » Certes, mais notre point de vue, notre scénario, notre sensibilité, nos images sont la signature de femme. Déjà à l'époque il y avait confrontation – comme dans tous les domaines artistiques –, on me serinait « il ne faut pas nous mettre dans un ghetto » auquel je répondais : « Mais quel ghetto ? Nous sommes la moitié du monde ! » Je ne résiste pas à raconter une anecdote : à cause du titre de ce premier film « l'insoumise », les producteurs refusaient de me faire travailler – sans même me rencontrer – « Elle doit être incontrôlable, elle va exploser le devis, etc. » Pour un titre ! La rage peut vous envahir, non ? quand on songe aux dégâts que certains de mes confrères, ici et ailleurs, ont fait de leur budget, sur leur plateau de tournage ou salle de montage...

Il était grand temps que la situation des femmes cinéastes change... et je m'en félicite.

Dans la même veine, pour revenir à la question des enfants, on voit une avancée pour leur protection depuis 1990. Malheureusement, les violences exercées sur les enfants dans *Louise... l'insoumise*, les coups, les humiliations, les gestes incestueux continuent mais, enfin, nos jeunes ont à leur disposition des recours – s'ils ne sont pas pétris de peur.

LOUISE... L'INSOUMISE, DE CHARLOTTE SILVERA

FEMME DU PASSÉ, FEMME DE L'AVENIR

Comment allez-vous accompagner le film en salles à sa ressortie ? Y'aura t-il des séances-débats avec des publics jeunes ?

L'initiative des films de La Traverse de restaurer *Louise... l'insoumise* nous a mis en joie, Catherine Rouvel, Myriam Stern, Roland Bertin, Marie-Christine Barrault, sans citer ma merveilleuse équipe technique et artistique. Avec une ressortie, les enfants d'alors devenus parents, pour certains, auront à cœur de le faire découvrir à une nouvelle génération. J'espère que des séances pour les scolaires à partir du CM1 seront mises en place dans nos salles avec le précieux appui de l'AFCAE dans son travail pédagogique auprès des enseignants. Que vienne le public... nous serons là.

En 1961, Louise, une fillette d'une dizaine d'années, vit avec ses parents et ses deux sœurs dans une cité de la banlieue parisienne. La famille, juive de Tunisie, est venue en France à l'heure de la décolonisation. Mais l'insertion est d'autant plus difficile que la guerre d'Algérie n'est pas terminée. Gardienne du foyer et des traditions, la mère de Louise refuse, pour elle et pour les siens, le contact avec les Français, « les étrangers ». Les filles vont à l'école et ne doivent pas se lier aux camarades de classe.

Nourriture casher, « robes de la maison » qu'on met en rentrant au logis, respect du père auquel on retire ses souliers pour lui passer ses pantoufles, obéissance à la loi. Si ses sœurs s'accommodent de la situation, au prix de quelques tricheries, Louise regimbe, veut vivre comme tout le monde au dehors, entre en conflit avec sa mère qui la corrige sévèrement. Ce n'est pourtant pas une enfant martyre. Elle cherche l'assimilation sans bien savoir de quoi il s'agit et ne comprend pas que l'attitude maternelle vient d'un besoin de préserver une identité, une culture.

Charlotte Silvera, la réalisatrice, est juive, mais son film n'est pas autobiographique. « Je connais bien le milieu des juifs émigrés d'Afrique du Nord, dit-elle, et les histoires de femmes et d'enfants m'intéressent énormément. Il y a des choses qu'on m'a racontées, d'autres que j'ai inventées. Pour être mieux cernés, les personnages devaient être placés dans un milieu, sinon pauvre, du moins défavorisé. Seul le père travaille. La mère est un type de femme méditerranéenne déracinée, essayant de préserver la loi sur laquelle sa vie était bâtie. J'ai situé l'histoire en 1961, à cause

de la guerre d'Algérie et de l'évasion, de la prison de la Petite-Roquette, de femmes qui avaient aidé le FLN. Dans ce contexte historique annonçant des changements douloureux, Louise évolue par rapport à sa mère, repliée sur elle-même. Au fond, elles ont des caractères semblables ; c'est pour cela qu'elles se heurtent aussi violemment. »

Le scénario avait obtenu une avance sur recettes, mais, pendant des mois, Charlotte Silvera a cherché, en vain, un complément de financement. « J'avais besoin de décors, de costumes, d'archives, pour la reconstitution. Je tenais à ce que les techniciens, les acteurs soient payés. Tout en cherchant de l'argent, je faisais des repérages et la préparation, comme si j'allais tourner tout de suite. J'arrivais à l'expiration des droits de l'avance, lorsque Roger Coggio a décidé de produire le film aux ACP (Amis du cinéma populaire), entre deux adaptations de pièces de théâtre. Après, il y a eu le prix Georges-Sadoul et la présentation au Festival de Berlin. »

Et maintenant, la sortie publique. *Louise... l'insoumise* est un film d'auteur, ardent, passionné dans son réalisme social et psychologique, un film au sujet très original. De sa cuisine où elle s'active sans cesse, la mère surveille ses filles auxquelles elle impose de laisser les portes ouvertes. La caméra explore cet espace où, sauf au moment des affrontements, les personnages se tournent le dos. Catherine Rouvel, que le cinéma français a trop négligée, fait une « rentrée » extraordinaire. Cette mère juive pousse ses filles à étudier pour qu'elles aient, dans la société française, un statut supérieur au sien. En même temps, elle a peur, pour elles, des influences extérieures. Tyrannique et pathétique, Catherine Rouvel est un bloc d'amour maternel incompris à cause de ses maladresses.

Face à Louise (Myriam Stern rebelle, têtue, comédienne instinctive), elle est comme une poule qui aurait couvé un vilain petit canard. Cette enfant lui paraît anormale, elle craint pour sa raison, consulte un médecin, est soulagée. Mais comment accepter la révolte ? Encore la mère ignorera-t-elle la transgression majeure de Louise : une tranche de jambon achetée avec de l'argent dérobé, dévorée dans la rue. Mais elle n'hésite pas à s'humilier pour aller rechercher Louise à une fête d'anniversaire où elle lui avait interdit de se rendre. Sentiments, vérité complexes. Femme du passé, femme de l'avenir, dans un beau film où n'ont pas cours les clichés et le folklore, où passe une grande tendresse envers ces familles déchirées, placées en porte-à-faux par la force des choses.

JACQUES SICLIER, *LE MONDE*, 15 MARS 1985

LOUISE... L'INSOUMISE

UN FILM DE CHARLOTTE SILVERA

En 1961, Louise, dix ans, est la souffre-douleur de sa mère qui n'hésite pas à la frapper physiquement et à la réprimander sans cesse. Son père qui maintient l'ordre patriarcal ne veut pas intervenir dans la sphère qui appartient à son épouse.

Pour son premier long métrage de fiction, Charlotte Silvera touche juste et fort autour de cette chronique initiatique d'une pré-adolescente au sein d'une famille juive tunisienne de 1961 vivant en banlieue parisienne. La description historique, sans le poids de la reconstitution, est d'une grande précision pour resituer le contexte social de l'époque où une épouse est d'autant plus violente qu'elle subit une organisation patriarcale ne lui permettant ni d'avoir son indépendance économique, ni de s'épanouir sexuellement dans l'application d'une religion juive rigoureuse liberticide. Les causes du dysfonctionnement de cette famille sont amenées comme autant d'hypothèses possibles avec une subtilité qui ne vise jamais la démonstration pure et simple.

La force de la mise en scène de Charlotte Silvera repose sur l'attention précise du vécu de cette jeune fille à travers son quotidien plutôt que dans une progression scénaristique résolument dramatique. Ce choix est d'autant plus perspicace que les violences subies s'inscrivent dans la banalisation du quotidien en évitant la concentration d'accès de violences spectaculaires. C'est le point de vue le plus honnête que l'on pouvait faire sur ce sujet social douloureux. Même si au milieu des années 1980 on pouvait disposer de ce recul qui fait que le sujet appartient à une autre époque, cela n'empêche pas de s'interroger sur la réalité encore à l'heure actuelle de ces violences quotidiennes que subissent les enfants. Aujourd'hui encore en 2020 où la fessée a tout de même enfin été juridiquement considérée comme un acte répréhensible dans la protection des mineurs le sujet mérite toujours que l'on s'interroge et que l'on reste attentif à ce qui se passe dans le cadre familial.

Il était aussi pertinent de choisir une actrice au charme naturel pour incarner cette mère afin de jouer sur la difficulté de considérer son personnage comme immédiatement criminelle. Louise, la mal aimée de sa mère, qui a pourtant deux autres sœurs qui ne subissent pas la même violence à leur égard, représente ce que sa mère ne peut se permettre vis-à-vis de son époux comme des codes sociaux traditionnels dans lesquels elle a décidé de s'inscrire : l'insoumission. Ce portrait de jeune fille ne sombre cependant pas dans le misérabilisme car Charlotte Silvera porte une confiance profonde dans ses personnages autour de ce qu'ils incarnent : l'émancipation est alors possible dans la sociabilisation des enfants à travers le système scolaire pour affranchir les esprits et les amitiés complices. Vingt-cinq ans plus tard, les sujets portés par ce film touchent toujours au plus juste et ne souffrent d'aucune faiblesse dans la mise en scène qui génère une empathie forte et une réflexion très riche.

CÉDRIC LÉPINE, *MÉDIAPART.FR*, 22 NOVEMBRE 2020

À PROPOS DU FILM

Quand j'ai reçu le scénario de *Louise... l'insoumise*, en août 1983, j'ai eu la certitude d'avoir enfin trouvé un scénario fort et qui traitait d'un sujet très actuel. Mais cette mère qu'on me proposait d'interpréter qui battait ses enfants avec un bâton, me faisait peur. Je m'en sentais très éloignée. Je ne la comprenais pas encore tout à fait. En même temps, je reconnaissais cette vie difficile, appliquée et parfois douloureuse des familles immigrées, qui s'efforçaient de vivre dignement en conservant la pureté de leurs traditions dans un monde étranger. C'était celle de ma famille grecque réfugiée à Marseille après l'invasion turque.

Entre Charlotte et moi s'est établi alors un long dialogue au cours duquel est née une amitié, une complicité et j'ai eu envie d'aller jusqu'au bout de cette aventure avec elle.

J'aillais changer complètement de personnage. Je n'étais plus cette « pulpeuse » dont j'avais assez. Ce rôle m'offrait enfin la possibilité d'être et de prouver autre chose.

CATHERINE ROUVEL, COMÉDIENNE

Louise ou l'éloge de la désobéissance

Avec une infinie compassion, Charlotte Silvera a tissé, peint sa toile colorée et blême. Par son cri, son refus, Louise réinventera ses origines, son destin. Il y aura toujours des petites Louise.

ROLAND BERTIN, COMÉDIEN

Charlotte Silvera discutait souvent avec Eric Vaucher (perchman) et moi pour les enregistrements d'ambiance et de bruits nécessaires à la bande son. Elle voulait également faire le film en son direct pour préserver l'authenticité du jeu des enfants et le naturel perceptible déjà dans les dialogues.

CLAUDE BERTRAND, INGÉNIEUR DU SON

Les difficultés du montage d'un premier film ont été adoucies par la ténacité et l'humour de Charlotte Silvera.

Le découpage du film avait été écrit pour retranscrire, jour après jour, une histoire, à l'intérieur de dates très précises : pendant la guerre d'Algérie.

Le montage fut une alternance non délibérée souvent, entre des séquences fidèles à ce découpage, et d'autres brisant la linéarité de l'histoire, et même parfois le plan séquence.

D'où une interrogation, une tension même, mais un accord s'est fait grâce à un regard complice.

GENEVIÈVE LOUVEAU, CHEF MONTEUSE

Les années 1960

Pour plusieurs d'entre nous, la recherche n'était pas théorique comme dans la plupart des films, mais personnelle ; une investigation dans nos souvenirs propres, dans la mémoire de notre enfance, du rapport quotidien à la mère, au monde.

Cet appartement, le lieu du film, décor entièrement prémédité par Charlotte comme un endroit où les portes exigées ouvertes, la mère surveille tout de la cuisine, véritable cœur de l'endroit.

Autant l'espace doit être ouvert à l'intérieur et sans intimité personnelle, autant on le ferme à l'extérieur, à l'étranger.

Il s'agissait de transmettre aussi cette impression, le « voyage» en autobus, malgré sa destination terrible, étant le plus bel exemple de cette complexité.

DOMINIQUE LE RIGOLEUR,
DIRECTRICE DE LA PHOTOGRAPHIE

CHARLOTTE SILVERA
FILMOGRAPHIE

1982 *BP 96* (court métrage, fiction)
1985 *De Louise... à elles* (court métrage, fiction)
1985 *Louise... l'insoumise* (long métrage, fiction)
1988 *Prisonnières* (long métrage, fiction)
1993 *Tout va bien dans le service* (téléfilm)
1994 *Le Clown* (court métrage, fiction)
1995 *L'Embellie* (téléfilm)
1998 *C'est la tangente que je préfère* (long métrage, fiction)
2003 *Les Filles, personne s'en méfie* (long métrage, fiction)
2011 *Escalade* (long métrage, fiction)
2012 *Aux frais des quatre saisons* (court métrage, clip vidéo)
2014 *Étienne Roda-Gil, un homme de paroles* (documentaire TV)
2018 *On l'appelait Roda* (long métrage, documentaire)

CATHERINE ROUVEL
FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

1959 *Le Déjeuner sur l'herbe* de Jean Renoir
1963 *Landru* de Claude Chabrol
1963 *Chair de poule* de Julien Duvivier
1963 *Le Roi du village* d'Henri Gruel
1965 *Les Copains* d'Yves Robert
1969 *Mister Freedom* de William Klein
1970 *Mont-Dragon* de Jean Valère
1970 *Borsalino* de Jacques Deray
1970 *La Rupture* de Claude Chabrol
1971 *La Cavale* de Michel Mitrani
1971 *Les Assassins de l'ordre* de Marcel Carné
1971 *Le Soldat Laforêt* de Guy Cavagnac
1973 *Les Volets clos* de Jean-Claude Brialy
1974 *Marseille contrat* de Robert Parrish
1974 *Borsalino & Co* de Jacques Deray
1975 *Chobizenesse* de Jean Yanne
1976 *La Victoire en chantant* de Jean-Jacques Annaud
1980 *Tendres Cousines* de David Hamilton
1984 *Louise... l'insoumise* de Charlotte Silvera
1986 *Fuegos* d'Alfredo Arias
1986 *Le Solitaire* de Jacques Deray
1987 *De sable et de sang* de Jeanne Labrune
1995 *Élisa* de Jean Becker
2000 *Va savoir* de Jacques Rivette
2004 *Rois et Reine* d'Arnaud Desplechin
2012 *Beau rivage* de Julien Donada

ROLAND BERTIN
FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

1969 *Le Petit Théâtre* de Jean Renoir de Jean Renoir
1971 *Le Journal d'un suicidé* de Stanislav Stanojevic
1972 *Les Caïds* de Robert Enrico
1973 *Stavisky...* d'Alain Resnais
1973 *France Société Anonyme* d'Alain Corneau
1974 *La Chair de l'orchidée* de Patrice Chéreau
1974 *Section spéciale* de Costa-Gavras
1975 *Maîtresse* (film) de Barbet Schroeder
1975 *Gloria Mundi* de Nico Papatakis
1975 *Le Petit Marcel* de Jacques Fansten
1975 *Monsieur Klein* de Joseph Losey
1976 *Le Gang* de Jacques Deray
1976 *Violette et François* de Jacques Rouffio
1976 *Madame Claude* de Just Jaeckin
1977 *Le Couple témoin* de William Klein
1978 *La Part du feu* d'Étienne Périer
1978 *Un papillon sur l'épaule* de Jacques Deray
1979 *Les Sœurs Brontë* d'André Téchiné

1979 *Le Mors aux dents* de Laurent Heynemann
1979 *West Indies ou les nègres marrons de la liberté* de Med Hondo
1979 *Le Pull-over rouge* de Michel Drach
1980 *La Femme flic* d'Yves Boisset
1980 *Anthracite* d'Édouard Niermans
1981 *Diva* de Jean-Jacques Beineix
1982 *La Truite* de Joseph Losey
1983 *L'Homme blessé* de Patrice Chéreau
1983 *La Scarlatine* de Gabriel Aghion
1984 *Louise... l'insoumise* de Charlotte Silvera
1986 *Corps et biens* de Benoît Jacquot
1986 *Charlotte for Ever* de Serge Gainsbourg
1987 *Jenatsch* de Daniel Schmid
1989 *La Salle de bain* de John Lvoff
1990 *Cyrano de Bergerac* de Jean-Paul Rappeneau
1990 *Le Mari de la coiffeuse* de Patrice Leconte
1992 *La Fille de l'air* de Maroun Bagdadi
1993 *L'Ombre du doute* d'Aline Issermann
1994 *Pas très catholique* de Tonie Marshall
1996 *Bernie* d'Albert Dupontel
1996 *Sous les pieds des femmes* de Rachida Krim
2002 *Les Filles, personne s'en méfie* de Charlotte Silvera
2005 *Enfermés dehors* d'Albert Dupontel
2008 *Les Inséparables* de Christine Dory
2011 *Rendez-vous avec un ange* de Yves Thomas et Sophie de Daruvar
2012 *Bienvenue parmi nous* de Jean Becker

MARIE-CHRISTINE BARRAULT
FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

1965 *Les Copains* d'Yves Robert
1969 *Ma nuit chez Maud* d'Éric Rohmer
1970 *Le Distrait* de Pierre Richard
1972 *L'Amour l'après-midi* d'Éric Rohmer
1975 *Cousin, Cousine* de Jean-Charles Tacchella
1978 *L'État sauvage* de Francis Girod
1978 *Perceval le Gallois* d'Éric Rohmer
1979 *Femme entre chien et loup* d'André Delvaux
1980 *Ma chérie* de Charlotte Dubreuil
1980 *Stardust Memories* de Woody Allen
1981 *L'Amour trop fort* de Daniel Duval
1983 *Un amour en Allemagne* d'Andrzej Wajda
1983 *Les Mots pour le dire* de José Pinheiro
1984 *Un amour de Swann* de Volker Schlöndorff
1985 *Louise... l'insoumise* de Charlotte Silvera
1985 *Le Meilleur de la vie* de Renaud Victor
1985 *Le Pouvoir du mal* de Krzysztof Zanussi
1985 *Le Soulier de satin* de Manoel de Oliveira
1986 *Vaudeville* de Jean Marbœuf
1988 *L'Œuvre au noir* d'André Delvaux
1988 *Prisonnières* de Charlotte Silvera
1989 *Jésus de Montréal* de Denys Arcand
1990 *Dames galantes* de Jean-Charles Tacchella
1994 *Bonsoir* de Jean-Pierre Mocky
1997 *C'est la tangente que je préfère* de Charlotte Silvera
1999 *La Dilettante* de Pascal Thomas
2006 *La Disparue de Deauville* de Sophie Marceau
2009 *Non ma fille tu n'iras pas danser* de Christophe Honoré
2013 *Je m'appelle Hmmm...* d'Agnès B.
2013 *La Vie domestique* d'Isabelle Czajka
2018 *La Fête des mères* de Marie-Castille Mention-Schaar

LA TRAVERSE
7 rue de la Convention 93100 Montreuil
01 49 88 03 57 / nostraverses@gmail.com